

ENTRE  
LES  
FEUILLES

**EXTRAIT DE *VIVRE, CHRONIQUES 1919-1933*, DE MILENA JESENSKA,  
TRAD. CLAUDIA ANCELOT, 10/18, 1985**

« Il me semble qu'au moment même où deux êtres se marient pour être heureux ensemble, du moins le croient-ils, ils tournent déjà le dos à toute chance de bonheur. Se marier pour le bonheur, c'est une forme de cupidité, tout comme se marier pour deux millions, pour une auto ou pour un titre nobiliaire : le bonheur ne suffit pas à faire le bonheur, pas plus que les deux millions, l'auto ou le titre nobiliaire. Une chose est sûre : les comptes et les chiffres, dans les affaires de cœur, se vengent toujours. Pour se marier, deux êtres ne peuvent avoir qu'une seule raison sensée – à savoir qu'il leur est impossible de faire autrement ; que, tout simplement, ils sont incapables de vivre l'un sans l'autre. Cela arrive. Sans le moindre romantisme, la moindre sentimentalité, le moindre tragique. Cela arrive tous les jours, et qu'on l'appelle l'amour ou toute autre chose, c'est le sentiment le plus fort et le plus justifié au monde. Mais il y a des quantités de gens qui dans leur vie refoulent cela et qui passent à côté. »

**EXTRAIT DE *LA PAROLE AU CŒUR DU CORPS* D'ANNICK DE SOUZENELLE,  
ALBIN MICHEL, 1993**

« Je dirais que la vie de couple, dans l'amour, devrait nous aider à répondre à cet appel. Mais dans l'ignorance où sont tant de personnes quant à cette vocation profonde de l'Homme, dans la confusion qui règne sur le sens de l'amour, le couple est rarement une voie de réalisation du mariage intérieur, il en est au contraire souvent la compensation insatisfaisante. Et l'éducation indigente que l'on nous a transmise au nom de la "morale chrétienne" sur ces questions-là ne fait qu'ajouter à la confusion. De là tant de déconvenues : on s'unit trop souvent à l'autre, non pour mieux se ré-unir à soi-même, mais au contraire pour fuir cet "autre" qui nous habite, et que nous avons peur de rencontrer. Nombre de mariages se défont parce qu'en réalité fondés sur ce malentendu. »

## COULISSES

ILS-ELLES TRAVAILLENT À L'ARRIÈRE DE LA SCÈNE,  
DANS LES ATELIERS, LES BUREAUX, AFIN QU'EN LUMIÈRE TOUT EXISTE.  
ALORS, POUR UNE FOIS, LES INVITER DEVANT.

**OLGA TIMOFEEVA – RESPONSABLE DE L'ACCESSIBILITÉ**

### UN ASCENSEUR VERS D'AUTRES PLANÈTES.

On note sur le haut de la feuille : Olga. Quatre petites lettres pour un prénom qui ouvre vers un monde. On ajoute à côté : Omsk, en Sibérie. Puis on dessine une grande façade blanche, avec une nymphe sur le toit. Le théâtre de la ville. Son père y était comédien. « Chez nous on disait : servir dans un théâtre et non pas travailler dans un théâtre. » Olga a grandi en jouant à cache-cache dans les pendrillons, les faisceaux de lumière, les mots. Elle se souvient, aussi, de la féerie des cadeaux que ce père rapportait des tournées. « Il revenait avec dans les mains des objets fabuleux. Une poupée, des chewing-gums, des kiwis... Un jour il nous a rapporté une noix de coco... Ça fait aussi partie de mon histoire avec le théâtre, cette magie. » Puis Olga, depuis ses racines russes, ukrainiennes et finnoises, est tombée amoureuse du français. « J'adorais Alexandre Dumas. » Elle s'engage à l'université des langues étrangères vers une formation de traductrice.

Arrive un jour une invitation de l'Alliance française pour participer à un concours de théâtre dont le prix est un billet vers Grenoble et son festival Les Rencontres du Jeune Théâtre Européen. « On s'est mis au travail et on a monté une pièce : *Les petites histoires*. C'était un spectacle musical avec des comptines et chansons pour enfants et des poésies, avec à la mise en scène : mon père. » L'aventure est belle mais ne remporte pas le concours. Qu'importe, la seconde année sera la bonne. *La voix humaine* de Cocteau. Olga s'envole. Enfin : elle prend d'abord le train, vers Moscou. « C'était un très long voyage, on avait une guitare, on chantait, on jouait, c'était bon enfant. » À Grenoble des jeunes du monde entier se retrouvent, partagent leurs cultures, leurs vies. « Il y avait des spectacles où l'on comprenait tout, même si l'on ne comprenait pas un mot. »

De retour à Omsk, le diplôme est en poche mais l'envie d'ailleurs est ancrée, Olga repart. Elle sera fille au pair au pays de Gex. Genève est tout près, il ne manquera qu'un pas, qui passera par Lausanne. « Je voulais étudier quelque chose de concret alors j'ai rejoint l'université de Genève en gestion d'entreprise. Mais une fois le Bachelor en poche, travailler au théâtre était plus important, aussi ai-je postulé à Vidy. Pour moi c'était un peu Le théâtre ultime, je n'en connaissais pas d'autres... » On lui dit de rappeler dans deux mois. Puis dans trois. Ce qu'elle fait. Un rendez-vous arrive enfin, elle est engagée pour la coordination des tournées. Mission terminée, elle revient au bout du lac, travaille dans la finance, fait des traductions. Le téléphone sonne. Un poste s'ouvre au Théâtre de Carouge. Voici dix ans maintenant qu'Olga est à son service. « Je m'occupe de toutes les personnes pour qui l'accès au théâtre peut poser des difficultés : les non-francophones, les malentendant·e·s, les personnes seules ou en situation d'handicap... Ce que j'aime dans ce que je fais, c'est la construction de ponts. Faire des liens entre les gens, entre les images, entre les textes. Le théâtre est pour moi une sorte d'ascenseur entre des planètes. On le prend, on change de dimension, de temporalité, puis on revient. » En dehors de son métier, Olga danse, toutes sortes de danses folkloriques, et chante. Avec l'arrivée de la guerre, en partenariat avec Sophie Frezza de l'Université Ouvrière, elle a lancé un cycle de conversations en français pour les ukrainiens et ukrainiennes réfugié·e·s. Le groupe s'est transformé en une chorale et le premier concert a été donné lors de la fête nationale du 1<sup>er</sup> août. Une joie. Sur le bas de la feuille on note un mot en cinq lettres : *lubov* (*amour* en russe). C'est le mot qu'elle choisit comme le plus important de tous. Cet amour-là. Au service de l'autre. Sincère.